

grand justicier cynégétique¹⁷ et le prenaient pour arbitre dans toutes leurs discussions.

Tous les jours, de trois à quatre, chez l'armurier Costecalde, on voyait un gros homme, grave et la pipe aux dents, assis sur un fauteuil de cuir vert, au milieu de la boutique pleine de chasseurs de casquettes, tous debout et se chamailant. C'était Tartarin de Tarascon qui rendait la justice, Nemrod doublé de Salomon.¹⁸

3. LE TARASCON MUSICAL.

A la passion de la chasse, la forte race tarasconnaise joint une autre passion : celle des romances. Ce qui se consume de romances dans ce petit pays, c'est à n'y pas croire. Toutes les vieilleries sentimentales¹ qui jaunissent dans les plus vieux cartons, on les retrouve à Tarascon en pleine jeunesse, en plein éclat. Elles y sont toutes, toutes. Chaque famille a la sienne, et dans la ville cela se sait. On sait, par exemple, que celle du pharmacien Bézuquet, c'est :

Toi, blanche étoile que j'adore ;

Celle de l'armurier Costecalde :

Veux-tu venir au pays des cabanes ?

Celle du receveur de l'enregistrement :²

Si j'étais-t-invisible,³ personne n'me verrait.

(*Chansonnette comique.*)

Et ainsi de suite pour tout Tarascon. Deux ou trois fois par semaine, on se réunit les uns chez les autres et on se les chante. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce sont toujours les mêmes, et que, depuis si longtemps qu'ils se les chantent, ces braves Tarasconnais n'ont jamais envie d'en changer. On se les lègue dans les familles, de père en fils, et personne n'y touche ; c'est sacré. Jamais même on ne s'en

emprunte. Jamais il ne viendrait à l'idée des Costecalde de chanter celle des Bézuquet, ni aux Bézuquet de chanter celle des Costecalde. Et pourtant vous pensez s'ils doivent les connaître depuis quarante ans qu'ils se les chantent.⁴ Mais non ! chacun garde la sienne et tout le monde est content.

Pour les romances comme pour les casquettes, le premier de la ville était encore Tartarin. Sa supériorité sur ses concitoyens consistait en ceci : Tartarin de Tarascon n'avait pas la sienne. Il les avait toutes.

Toutes !

Seulement c'était le diable pour les lui faire chanter.⁵ Revenu de bonne heure des succès de salon, le héros tarasconnais aimait bien mieux se plonger dans ses livres de chasse ou passer sa soirée au cercle que de faire le joli cœur⁶ devant un piano de Nîmes,⁷ entre deux bougies⁸ de Tarascon. Ces parades musicales lui semblaient au-dessous de lui . . . Quelquefois cependant, quand il y avait de la musique à la pharmacie Bézuquet, il entraît comme par hasard, et après s'être bien fait prier,⁹ consentait à dire le grand duo de *Robert le Diable*,¹⁰ avec madame Bézuquet la mère . . . Qui n'a pas entendu cela n'a jamais rien entendu . . . Pour moi, quand je vivrais cent ans, je verrais toute ma vie le grand Tartarin s'approchant du piano d'un pas solennel, s'accoudant, faisant sa moue, et sous le reflet vert des boccoux de la devanture,¹¹ essayant de donner à sa bonne face l'expression satanique et farouche de Robert le Diable. A peine avait-il pris position, tout de suite le salon frémissait ; on sentait qu'il allait se passer quelque chose de grand . . . Alors, après un silence, madame Bézuquet la mère commençait en s'accompagnant :

Robert, toi que j'aime
Et qui reçus ma foi,
Tu vois mon effroi (*bis*),
Grâce pour toi-même
Et grâce pour moi.

A voix basse, elle ajoutait : "A vous, Tartarin," et Tartarin de Tarascon, le bras tendu, le poing fermé, la narine frémissante, disait par trois fois d'une voix formidable, qui roulait comme un coup de tonnerre dans les entrailles du piano : "Non! . . . non! . . . non! . . ." ce qu'en bon Méridional¹² il prononçait : "Nan! . . . nan! . . . nan! . . ." Sur quoi madame Bézuquet la mère reprenait encore une fois :

Grâce pour toi-même
Et grâce pour moi.

— "Nan! . . . nan! . . . nan! . . ." hurlait Tartarin de plus belle, et la chose en restait là . . . Ce n'était pas long, comme vous voyez : mais c'était si bien jeté, si bien mimé, si diabolique, qu'un frisson de terreur courait dans la pharmacie, et qu'on lui faisait recommencer ses : "Nan! . . . nan!" quatre et cinq fois de suite.

Là-dessus Tartarin s'épongeait le front, souriait aux dames, clignait de l'œil aux hommes, et, se retirant sur son triomphe, s'en allait dire au cercle d'un petit air négligent : "Je viens de chez les Bézuquet chanter le duo de *Robert le Diable!*"

Et le plus fort, c'est qu'il le croyait! . . .¹³

4. ILS!!!

C'est à ces différents talents que Tartarin de Tarascon devait sa haute situation dans la ville.

Du reste, c'est une chose positive que ce diable d'homme avait su prendre tout le monde.¹

A Tarascon, l'armée était pour Tartarin. Le brave commandant Bravida, capitaine d'habillement en retraite,² disait de lui : "C'est un lapin!³" et vous pensez que le commandant s'y connaissait en lapins, après en avoir tant habillé.⁴

La magistrature⁵ était pour Tartarin. Deux ou trois fois, en plein tribunal, le vieux président Ladevèze avait dit, parlant de lui :

"C'est un caractère!"

Enfin le peuple était pour Tartarin. Sa carrure, sa démarche, son air, un air de bon cheval de trompette⁶ qui ne craignait pas le bruit, cette réputation de héros qui lui venait on ne sait d'où, quelques distributions de gros sous⁷ et de taloches aux petits décrotteurs étalés devant sa porte, en avaient fait le lord Seymour⁸ de l'endroit, le Roi des halles⁹ tarasconnaises. Sur les quais, le dimanche soir, quand Tartarin revenait de la chasse, la casquette au bout du canon, bien sanglé dans sa veste de futaine, les portefaix du Rhône s'inclinaient pleins de respect, et se montrant du coin de l'œil les biceps¹⁰ gigantesques qui roulaient sur ses bras, ils se disaient tout bas les uns aux autres avec admiration :

"C'est celui-là qui est fort! . . . Il a DOUBLES MUSCLES!"

DOUBLES MUSCLES!

Il n'y a qu'à Tarascon qu'on entend de ces choses-là!

Et pourtant, en dépit de tout, avec ses nombreux talents, ses doubles muscles, la faveur populaire et l'estime si précieuse du brave commandant Bravida, ancien capitaine d'habillement, Tartarin n'était pas heureux; cette vie de petite ville lui pesait, l'étouffait. Le grand homme de Tarascon s'ennuyait à Tarascon. Le fait est que pour une nature héroïque comme la sienne, pour une âme aventureuse et folle qui ne rêvait que batailles, courses dans les pampas,¹¹ grandes chasses, sables du désert, ouragans et typhons, faire¹² tous les dimanches une battue à la casquette et le reste du temps rendre la justice chez l'armurier Costecalde, ce n'était guère. . . . Pauvre cher grand homme! A la longue, il y aurait eu de quoi le faire mourir¹³ de consommation.